

Vous préparez ensemble le verdict en interrogeant les autres groupes de travail.

Journaliste : vous faites un compte-rendu du verdict motivé interviewez vos invités à partir de votre compréhension de leurs textes.

Créon : préparez votre intervention en vous appuyant sur vos textes dans le dossier n°1

Weil et Leichter-Flack : que pensez-vous de ce verdict et plus largement de la figure d'Antigone ?

Simone Weil

« L'être humain n'échappe au collectif qu'en s'élevant au-dessus du personnel pour pénétrer dans l'impersonnel. À ce moment il y a quelque chose en lui, une parcelle de son âme, sur quoi rien de collectif ne peut avoir aucune prise. S'il peut s'enraciner dans le bien impersonnel, c'est-à-dire devenir capable d'y puiser une énergie, il est en état, toutes les fois qu'il pense en avoir l'obligation, de tourner contre n'importe quelle collectivité, sans s'appuyer sur aucune autre, une force à coup sûr petite, mais réelle. [...]

C'est par une singulière confusion qu'on a pu assimiler la loi non écrite d'Antigone au droit naturel.

Aux yeux de Créon, il n'y avait dans ce que faisait Antigone absolument rien de naturel. Il la jugeait folle.

Ce n'est pas nous qui pourrions lui donner tort, nous qui, en ce moment, pensons, parlons et agissons exactement comme lui. On peut le vérifier en se reportant au texte.

Antigone dit à Créon : « Ce n'est pas Zeus qui avait publié cette ordonnance ; ce n'est pas la compagne des divinités de l'autre monde, la Justice, qui a établi de pareilles lois parmi les hommes. » Créon essaie de la convaincre que ses ordres étaient justes ; il l'accuse d'avoir outragé un de ses frères en honorant l'autre, puisque ainsi le même honneur a été accordé à l'impie et au fidèle, à celui qui est mort en essayant de détruire sa propre patrie et à celui qui est mort pour la défendre.

Elle dit : « Néanmoins l'autre monde demande des lois égales. » Il objecte avec bon sens : « Mais il n'y a pas de partage égal pour le brave et le traître. » Elle ne trouve que cette réponse absurde : « Qui sait si dans l'autre monde cela est légitime ? »

L'observation de Créon est parfaitement raisonnable : « Mais jamais un ennemi, même après qu'il est mort, n'est un ami. » Mais la petite niaise répond : « Je suis née pour avoir part, non à la haine, mais à l'amour. »

Créon alors, de plus en plus raisonnable : « Va donc dans l'autre monde, et puisqu'il faut que tu aimes, aime ceux qui demeurent là-bas. »

En effet, c'était bien là sa vraie place. Car la loi non écrite à laquelle obéissait cette petite fille, bien loin d'avoir quoi que ce fût de commun avec aucun droit ni avec rien de naturel, n'était pas autre chose que l'amour extrême, absurde, qui a poussé le Christ sur la Croix.

La Justice, compagne des divinités de l'autre monde, prescrit cet excès d'amour. Aucun droit ne le prescrirait. Le droit n'a pas de lien direct avec l'amour. »

Écrits de Londres et dernières lettres

« Antigone met en scène le plus célèbre dilemme moral de la littérature universelle. Antigone représente d'abord l'audace et le pouvoir de dire non. Non, il y a des choses qu'on ne doit pas accepter, sous aucun prétexte, à aucun prix. Elle vit dans un système politique dont elle accepte la légitimité. Mais elle sait reconnaître en son sein quelque chose qui lui paraît tellement scandaleux qu'elle est prête à désobéir au risque de sa propre vie. L'ordre politique lancé par Créon néglige l'existence de valeurs supérieures. À elle de les défendre. Et elle le fait de manière ostentatoire afin de provoquer une prise de conscience collective. Elle réussit d'ailleurs à convaincre les citoyens de Thèbes représentés par le chœur antique. Bien sûr, elle pleure sur sa jeune vie fauchée au seuil de ses noces, sur le bonheur dont elle va être privée. Mais elle sait que la valeur, l'ampleur de ce qu'elle sacrifie, est le plus sûr moyen de prouver que sa cause est juste. La courageuse résistante est aussi une formidable communicante. En passant à côté de sa vie, Antigone se réalise pour la postérité. En rappelant ses concitoyens à l'essentiel, elle offre un formidable modèle moral pour les siècles des siècles.

Aujourd'hui on a tendance à « héroïser » cette posture indépendamment de l'examen des raisons qui la font adopter. Durant la Seconde Guerre mondiale, tous n'ont pas fait le choix de la Résistance. Seuls certains en ont été capables, en payant de leur vie pour ce geste. Du coup, rêvant d'une seconde chance, nous avons parfois tendance à vouloir jouer les Antigone pour tout et n'importe quoi. Mais le choix d'Antigone est aussi le fait, excessif, d'une adolescente intransigeante et exaltée. Elle piège même son oncle Créon, le défie sur le terrain de la virilité, le pousse à une confrontation sans issue. Par son refus de toute concession, elle entraîne tout le monde dans la mort. La difficulté que met en scène la pièce de Sophocle est, je crois, de reconnaître à quel moment on attend de nous un geste comme celui d'Antigone, et dans quelles circonstances il faut au contraire savoir faire des compromis pour éviter le désastre partagé. Il faut se méfier de l'exaltation du martyr et surtout, de la fascination que l'on peut éprouver pour elle. Le fanatisme est potentiellement inscrit dans la logique d'Antigone. Albert Camus, dans ses *Lettres à un ami allemand*, rappelle qu'à travers tous les combats qu'on mène, il faut continuer à garder au cœur « le souvenir d'une mer heureuse, d'une colline jamais oubliée, le sourire d'un cher visage ». On doit parfois mourir afin que ces réalités redeviennent possibles pour les générations suivantes – ce fut le cas pendant la résistance contre le nazisme par exemple. Mais il ne faut pas les oublier en chemin, sacrifier le bonheur à un Bien abstrait. C'est pourquoi il est si difficile de dire si Antigone a fait le bon choix. »

Frédérique Leichter-Flack, propos recueillis par Michel Eltchaninoff dans le *Philosophie Magazine* de juillet 2015